

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

Un An. 6 Mois. 4 Mois. 3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 75 cts
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

Journal Français-Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 7 OCTOBRE 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

TAINÉ CHEZ LUI.

FRANZ FUNCK-BRENTANO.

L'hommage que des amis personnels et des disciples dévoués ont rendu à l'illustre Taine, en lui élevant une statue, — inaugurée à Vouziers, sa ville natale, le 24 septembre, — a répondu par la sincérité et la simplicité qui ont marqué la cérémonie, au caractère simple et sincère de ce grand homme.

Est-il possible de lire Taine sans l'admirer ? Et ceux qui l'ont connu dans l'intimité, tous ceux qui ont pu être touchés directement du rayonnement de sa pensée si charmante, et toujours empreinte d'une si grande bonté, l'admirent davantage encore. La plupart des écrivains sont plus grands dans leurs livres qu'ils ne le sont au coin du feu ; mais la pensée de Taine semblait plus remarquable encore qu'elle ne le paraît dans son œuvre quand on entendait le philosophe causer, accoudé à sa chéminée.

Je me souviendrai toujours de la première fois que je le vis. Mon père, qui le fréquentait beaucoup, m'avait emmené avec lui.

Je n'étais encore qu'un collégien, mais je m'étais enthousiasmé pour sa "Philosophie de l'Art".

Dans un bureau mal éclairé, deux manières de géants, aux larges épaules, se tenaient tout droits l'un à côté de l'autre, comme deux grosses colonnes massives que l'on n'aurait pas poussées jusqu'au plafond, et ne bougeaient guère plus que des colonnes, écoutant avec attention un petit homme au col court, aux cheveux peignés à plat sur la tête, aux yeux bigles scintillants derrière des verres de myope. Le petit homme parlait d'une voix faible et argentine, mais qui fascinait ; et, tout en parlant, il gardait entre ses dents la rafle en bois léger d'un raisin de Corinthe, dont les grains étaient enlevés. On sortait de table. Aussi bien le café fumait encore dans les tasses et une acre odeur de tabac remplissait la chambre.

Les deux grands hommes qui écoutaient se nommaient Flaubert et Tourguenief ; celui qui parlait était H. Taine.

Depuis, j'ai eu l'honneur de retrouver Taine très souvent dans son appartement de la rue Cassette, et il me semble que je l'ai toujours vu, appuyé à la cheminée, la petite tige de bois brun, dont on avait détaché les raisins de Corinthe, entre les dents, le regard bigle, mais d'une si fine expression, scintillant derrière les lunettes de myope, et causant de sa voix argentine.

Cette causerie était délicieuse. Taine avait l'art de maintenir toujours dans les idées les plus générales la pensée de celui qui l'écoutait, mais en ne citant jamais que des faits faits précis, vifs, pittoresques, ou l'imagination s'accrochait, en sorte que, quand même, on ne saisissait pas les conceptions du philosophe dans toute leur ampleur, du moins on était toujours intéressé.

Ce qui était admirable dans la conversation de Taine, c'était sa modestie et toujours sa sincérité profonde. Il ne croyait pas, lui, qui pouvait se dire le plus grand esprit de son temps, qu'un interlocuteur fût assez peu important pour qu'il n'en pût tirer quelque profit. J'étais un obscur élève de l'École des Chartres et préparais ma thèse sur la politique extérieure de Philippe le Bel. M. et Mme Taine me faisaient l'honneur de m'inviter à leurs réceptions. Un soir, j'étais adossé au chambranle de la porte qui faisait communiquer les deux salons — une place chère, comme on sait, aux jeunes gens qui vont en soirée — mais Taine était devant moi me demandant de lui exposer les raisons qui m'avaient fait choisir ce sujet pour mon premier livre. Il m'écoutait avec une attention qui me remplissait d'émotion et d'orgueil. Les domestiques annonçaient une série de célébrités

appartenant à la littérature, aux arts ou à la politique, que Mme Taine recevait avec sa grâce et sa simplicité, mais dont Taine ne s'occupait pas plus que s'il ne fût venu personne, attentif qu'il était aux raisons qui avaient pu déterminer un élève de l'École des Chartres à choisir pour sujet de thèse la politique extérieure de Philippe le Bel. Un autre jour il nous faisait, à deux ou trois jeunes étudiants, un parallèle entre l'art grec et l'art gothique sans se préoccuper des plus hautes personnalités qui se pressaient autour de lui. On ne peut dire assez combien ce trait de caractère est beau. On sait combien il est rare.

Taine, qui a si bien compris les autres, se comprenait très mal lui-même.

M. de Fourcaud, au cours de son récent article du "Gaulois", a très bien montré l'influence exercée sur la pensée de Taine par le milieu où elle s'est développée. L'illustre écrivain pouvait ainsi servir de vivant exemple à la fameuse théorie des milieux, dont il a été le parrain, sinon le créateur. Il cherchait, dans tout ce qu'il écrivait et dans tout ce qu'il disait, à faire prédominer exclusivement le caractère scientifique. Introduire dans l'histoire, dans la critique artistique ou littéraire, la méthode précise des sciences mathématiques ou des sciences naturelles, était l'objet de son constant effort. Il y tendait avec cette force de volonté qui a fait sa grandeur. Et il croyait fermement y avoir réussi.

Or, Taine était avant tout un esprit littéraire. Son œuvre est de la littérature pure. Aussi bien parfois, sans le savoir, il se trahissait. Je lui ai entendu dire qu'il donnerait tous ses livres pour la "Chartreuse de Parme". Il en voulait au dix-septième siècle d'avoir appauvri notre vocabulaire, sous prétexte de le purifier ; mais les Chénier, les Gautier, les Balzac, les Baudelaire, les Hugo, les romantiques, comme les réalistes et les parnassiens, avaient repris des mots dans le vieux français, ils en avaient créé de nouveaux, ils avaient naturalisé des expressions étrangères. Taine considérait qu'à la fin du dix-neuvième siècle, il n'y avait pas d'instrument d'expression comparable au français.

Cependant, il avait Victor Hugo en horreur. On connaît son interview célèbre. Un de nos confrères était venu lui demander s'il considérait vraiment la poésie anglaise comme supérieure à la poésie française :

— Assurément, répondit Taine, et de beaucoup.

— Mais Victor Hugo, cher maître ?

— Victor Hugo... un garde national en délire.

M. Hanotaux disait devant lui que, seuls, les ouvrages bien écrits avaient chance de passer à la postérité. Un interlocuteur objecta que l'on pouvait être à la fois un brillant écrivain et un esprit très médiocre.

— Comme vous avez raison ! interrompit Taine ; voyez Victor Hugo.

C'était l'époque où la Comédie-Française reprenait "Hernani" et "Ruy Blas" avec le succès que l'on sait. Ces pièces me remplissaient d'enthousiasme, et j'en parlais un jour devant Taine avec un ardeur juvénile. Le maître m'écoutait avec cette attention bienveillante dont il honorait tout le monde ; mais je voyais que sa figure se remplissait vraiment de tristesse :

— Dans un Etat bien organisé, me dit-il moitié sérieusement, moitié riant, il devrait y avoir des peines afflictives, des manières de lettres de cachet, pour les écrivains corrompant le goût public avec des pièces comme "Hernani" et "Ruy Blas".

le, Taine a été toute sa vie un normalien. Il a gardé une pensée toute littéraire. Ses œuvres historiques sont avant tout de belles pages de littérature : il n'a pas vu les hommes du passé dans leur vie réelle, avec leurs besoins et leurs passions.

On sait enfin avec quelle énergie Taine a combattu ce qu'il a appelé, le premier, je crois, "l'esprit classique". On entend par là l'esprit qui subordonne la réalité des faits à des idées préconçues et des théories abstraites. On peut encore le suivre en cela dans son admirable correspondance en cours de publication. L'esprit classique était, aux yeux de Taine, le côté faible du génie français : il avait tari l'inspiration de Racine ; pis encore, il avait été la source des erreurs et des horreurs de la Révolution. Combien on eût surpris Taine si on lui eût dit qu'il était lui-même un des plus puissants exemples de l'esprit classique français !

Nulle pensée plus que celle de Taine n'a été dominée par la force de l'idée a priori, de la théorie abstraite qui fait tout plier à son cadre rigide.

"Le génie de l'Italie, c'est la ligne", disait-il, et voilà la philosophie de l'art en Italie.

"Le génie de la Hollande, c'est la rache", et voilà la philosophie de l'art dans les Pays Bas.

En 1871, mon père était avec Taine à Versailles. Passe un groupe de communards, conduits par des soldats.

"Si ces hommes eussent triomphé, dit Taine, c'était la révolution". Dès ce moment germa dans sa pensée la fameuse conception de la "conquête jacobine", qu'il développa ensuite, avec la puissance que l'on sait, dans son histoire de la Révolution.

J'avais consacré un article, dans la "Revue critique", au livre de Taine sur Napoléon. Il voulut bien m'en écrire et, ensuite, nous eûmes, non des discussions — je n'avais pas la sottise de discuter avec un homme comme Taine — mais des causeries où il voulait bien me permettre de développer ma manière de voir, car nous n'étions pas d'accord. Pour Taine, Napoléon avait été un condottiere italien du seizième siècle jeté dans le monde de la Révolution. Et, de fait, la tige de sa famille ne plongait-elle pas dans le seizième siècle italien ? J'objectais que, depuis lors, tant de croisements s'étaient produits que la sève première en avait dû être singulièrement altérée. Mais Taine répondait par l'exemple d'un sac ou, nonobstant toutes les additions ultérieures, une graine peut se conserver dans son intégrité. Et ainsi il avait bâti tout son livre sur cette conception classique, si onques en fut, d'un condottiere italien du seizième siècle organisant la Révolution française.

Taine m'écrivait en date du 13 mars 1891 :

"Cherchez les petits faits, anecdotes, citations, spécimens expressifs et représentatifs qui sont des morceaux vivants, des fragments intacts extraits de la réalité : c'est la vraie méthode."

Et cette méthode, il semble bien que je viens de la suivre, sans m'en douter, en traitant de Taine lui-même.

Transport russe arrêté et relâché.

Tokio, 6 octobre.—Le ministère de la marine japonais a annoncé aujourd'hui que le transport russe "Angan" qui avait été arrêté hier près du Cap Strebake avait été relâché après que son capitaine eut présenté un laissez-passer signé du capitaine Shimamura, chef d'élat-major de l'escadre japonaise.

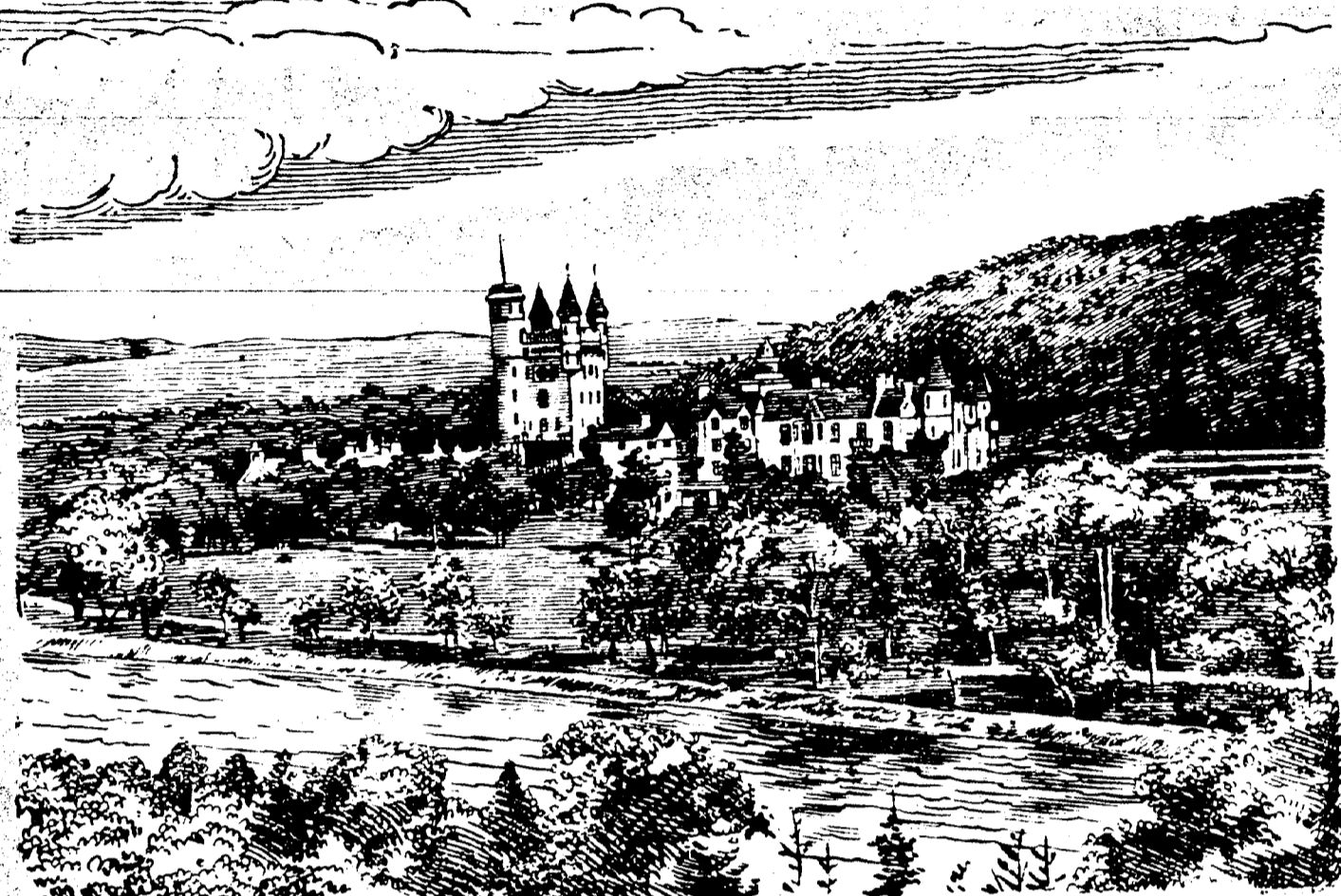
"L'Angan" n'avait pas de congé de guerre à son bord.

ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO

est le TONIQUE qui a été prescrit par la profession médicale, et employé avec tant de succès pendant les épidémies de Fièvre Jaune depuis 1878.

Il Redonne de la Vitalité au Corps et Reconstitue tout le Système.

H. FOUQUERA & Co. Agents pour les E.-U., New York.



CHATEAU DE BALMORAL.

L'entente cordiale.

Le roi Edouard, qui était à Marienbad pendant le récent séjour que la reine Alexandra a fait à Balmoral, est à son tour allé passer quelques jours dans son château écossais, d'où il a

l'intention de faire quelques visites et parties de chasse chez les seigneurs du pays, un nombre et en tête desquels figure son gendre, le duc de Fife, qui organisera en son honneur une grande chasse aux cerfs.

Deux décisions intéressantes viennent d'être prises par la corporation de la Cité : 1° elle a re-

fusé de participer à la souscription pour la célébration du centenaire de Trafalgar ; 2° elle a accordé à l'unanimité le droit de cité au général Booth, fondateur de l'Armée du Salut.

La première de ces décisions montre à quel point les Anglais désirent prouver à la France la sincérité de leurs sentiments ; ja-

mais hommage plus touchant n'a été rendu à l'entente cordiale : la résolution approuvée par la Corporation déclare que "l'on ne doit pas réveiller le souvenir de ces victoires brutales cent ans après, alors surtout que l'Angleterre s'efforce d'entretenir les relations les plus amicales avec la France".

Entente anglo-russe.

Londres, 6 octobre.—On s'entretient beaucoup depuis la publication du texte du traité anglo-japonais, de la possibilité d'une entente entre la Grande-Bretagne et la Russie.

Les journaux consacrent tous des colonnes à la discussion de la question et font observer que, si la Russie est sincère quand elle exprime le désir de voir régner la paix dans l'Asie Centrale, il n'y a pas de raison pour que les deux anciens ennemis ne concluent pas un pacte, qui n'assurerait pas seulement la paix, mais qui écarterait les occasions de froissement qui existent depuis quelque temps.

Il semble possible que des négociations aient cet objet en vue soient pendantes, bien que le fait ne soit pas officiellement confirmé.

Les récentes visites de l'ambassadeur russe au ministère des affaires étrangères depuis son retour de ses vacances il y a une quinzaine de jours, et la présence à son poste du secrétaire du ministère des affaires étrangères Lansdowne qui a abrégé ses vacances pour publier le texte du traité anglo-japonais donnent de la plausibilité aux rumeurs qui circulent.

Le comte Benckendorff, l'ambassadeur russe, a eu une longue interview avec Lord Lansdowne, au ministère des affaires étrangères hier, et ce dernier a quitté Londres immédiatement après pour Balmoral, Ecosse, où est actuellement le ministre Balfour avec le roi Edouard.

Les visites de l'ambassadeur russe au ministère des affaires étrangères ont pu naturellement, être motivées par l'invitation que l'empereur Nicholas a adressée à la Grande-Bretagne de participer à la seconde conférence de paix à la Haye ; mais c'est peu probable,

puisque la Grande-Bretagne a déjà répondu à une première invitation de sa majesté.

On croit le moment favorable à une entente entre les deux pays, et les journaux russes et anglais ont fortement encouragé cette entente durant la semaine. La position du gouvernement anglais a été clairement définie dans un discours prononcé hier par Gerald Balfour, président du conseil du gouvernement local, lorsqu'il a dit que la Grande-Bretagne n'avait l'intention de prendre aucune mesure agressive dans l'Asie Centrale. Que son but était de défendre et non de défier, et que si le gouvernement russe désirait arriver à une entente à l'égard de leurs intérêts respectifs dans cette partie du monde, il trouverait le gouvernement anglais prêt à considérer ses propositions.

Les journaux vont plus loin en discutant la question et font des suggestions qui, si elles étaient adoptées et suivies, feraient de l'Europe, une famille où il n'existerait plus de différends.

On incline à croire que la Russie, l'Allemagne et la France souscrivent aux termes du traité anglo-japonais.

On fait observer que si ces nations sont sincères quand elles déclarent désirer la paix en Asie, il n'y a pas de raison qui doive les empêcher de consentir à un traité qui aurait cet objet en vue. La Grande-Bretagne n'a pas prêté grande attention à la suggestion qu'on lui a faite de reconnaître la puissance de la Russie au Sud de la Turquie, et il est possible que l'on fasse de cette question un des points sur lesquels serait basé l'accord si toutefois il y en avait un. La Russie pourrait alors affirmer de nouveau qu'elle n'a aucun désir d'avancer davantage vers la frontière Indienne.

La Grande-Bretagne accueillerait favorablement une entente qui mettrait fin aux fréquentes agitations et par conséquent aux relations tendues avec la Russie.

Voyage du général Corbin en Australie.

Manille, 6 octobre.—Le major-général Corbin et sa femme sont partis aujourd'hui de Manille pour l'Australie où ils vont passer un congé de deux mois.

L'Association des Chambres de Commerce Japonaises.

Tokio, 6 octobre.—Les sessions de l'Association des Chambres de Commerce ont pris fin aujourd'hui, après que les délégués eussent voté certaines résolutions qui seront soumises à l'approbation du gouvernement.

Les principales résolutions adoptées sont les suivantes :

"La nomination d'agents commerciaux dépendant directement du gouvernement.

"L'établissement dans les ports étrangers d'une exposition flottante dans laquelle se trouveront tous les produits japonais.

"L'union du tarif douanier entre la Corée et le Japon.

"La prochaine ouverture d'une Exposition Universelle.

"L'amélioration des chemins de fer existants, et la construction de nouvelles voies ferrées.

"L'établissement d'une banque sino-japonaise.

"L'adoption de mesures afin de limiter l'expansion de la monnaie."

Les dégâts de l'ouragan.

Manille, 6 octobre.—L'ouragan récent a produit de graves dégâts, d'après les rapports du gouvernement.

Deux cents indigènes, au moins, et vingt-cinq américains et étrangers ont été tués. Il est impossible d'identifier un grand nombre de ces derniers.

L'œuvre de la police du gouvernement pendant la dernière année dans les provinces de Cavite Batangas et l'île de Samar, qui avait permis de faire une plantation plus considérable qu'en aucune autre année, a été détruite et on estime que la culture du chanvre dans ces provinces sera retardée d'au moins une année.

Les champs ont été dévastés, les entrepôts détruits et le bétail a beaucoup souffert à Albay, Sorsogon, Masbate et Sagmar.

Les routes sont impraticables et les facilités de transports paralysées. Les pertes sont incalculables. L'ouragan joint à la sécheresse qui a sévi au commencement de l'année, réduira de quarante pour cent les recettes de l'île.

L'armée a beaucoup perdu dans les ports du sud.

Le renflouage du "Otta di Palermo".

Norfolk, Vie., 6 octobre.—Le vapeur italien "Otta di Palermo" qui s'était échoué la nuit de

mardi sur les Diamond Shoals au large du cap Hatteras, a pu être renfloué dans le courant de la nuit dernière.

Ce navire a repris son voyage interrompu. Il se rend à la Nouvelle-Orléans. Quoique étant resté échoué pendant plus de 58 heures, le "Citta di Palermo" n'a pas subi d'avaries.

Asile pour enfants.

Chicago, 6 octobre.—On mande de Cleveland, Ohio, au "Record Herald" :



John D. Rockefeller.

"M. John D. Rockefeller a l'intention de faire construire par les soins de la Cleveland Humane Society, un asile pour y recueillir les enfants abandonnés."

Eloges appréciables.

New York, 6 octobre.—Les divergences d'opinions politiques ont été oubliées hier soir quand des résolutions louant le président Roosevelt d'avoir amené le règlement de la guerre russo-japonaise, ont été adoptées au milieu d'acclamations enthousiastes à la convention de ville démocratique à la salle Carnegie.

Les résolutions ont créé une sensation. Elles font ressortir le tact remarquable, le courage surprenant, l'habileté du Président et son influence dominante dans l'accomplissement du plus grand exploit du siècle.

La plus grande harmonie a régné dans la convention qui a choisi à l'unanimité George B. McClellan pour maire, Harman Metz pour contrôleur et Patrick F. McGowan comme président du Conseil de ville.